

suis sûre... Ça n'a que de l'orgueil! En vérité, si je n'avais pas été là, je crois que tout se serait passé un pou à la sèche, comme on dit... Et, ma foi, si ce n'était que pour les remerciements que j'en ai rapportés j'aurais aussi bien fait d'épargner mes mouchoirs et mes pauvres yeux ;... mais on a un cœur ou on n'en a pas... D'ailleurs ce que j'en fais, c'est pour le bon Dieu, qui voit tout et qui lit dans les âmes : n'est-ce pas, l'abbé? Buvez donc, mon cher abbé... Allons, vous buvez, curé !... un petit verre de ma bonne petite liqueur de ménage ?... Vous ne pouvez pas me refuser ça !... Dame ! vous n'êtes pas ici au château de Férias, mon pauvre curé !... Nous n'avons pas des caves de cognac comme eux ; mais ce que nous avons, nous l'offrons de bon cœur... C'est quelque chose. Allons, encore un verre ! Bah ! il est versé, vous le prendrez... Il faut vous refaire, l'abbé... Je vous ai vu joliment émotionné aux deux cérémonies... Vous pleuriez sur l'autel comme une rosée... A propos d'autel, votre nappe avance grand train, elle serait même déjà finie sans tout ce dérangement... Mais il faut se soutenir, voyez-vous... La vie n'est qu'une vallée de larmes, vous savez... D'ailleurs je me demande pourquoi nous nous montrions plus désolés que les Férias, qui vraiment m'ont étonnée... Ce n'est pas l'embaras du reste, la Providence sait ce qu'elle fait... Cette pauvre Julie avait certainement des qualités, mais c'était une petite mijaurée parisienne qui aurait bien pu un jour ou l'autre donner du fil à retordre à ses beaux parents, surtout avec un mari comme Christian, qui n'était pas capable de mater une femme malgré ses grands airs... C'était un bon garçon, je ne dis pas, mais fier comme un paon, un vrai Férias de la semelle jusqu'aux cheveux... et c'est bien le cas de dire avec le saint Evangile, curé, que ceux qui s'élèvent seront abaissés !

Sur quoi madame de Beaumesnil essuya modestement ses lèvres minces ombragées d'un duvet presque viril, sur lequel la bonne petite liqueur de ménage avait déposé un vernis onctueux.

Malgré l'esprit profondément misérable dont ce bavardage a pu donner l'idée, madame de Beaumesnil, qui était manifestement une sotte, n'était point une bête. Une sorte de finesse vulgaire, qui se loge à merveille dans les cerveaux les plus étroits, et qui peut être doublée d'ignobles sentiments, s'unissait chez elle à une volonté tenace et en faisait ce qu'on nomme une bonne tête, douée de capacité pour les affaires. Fille d'un mince hobereau de campagne chargé d'enfants, elle paraissait destinée, comme elle l'eût dit elle-même, à coiffer sainte Catherine, patronne des vierges martyres, quand une amie avisée désigna une proie à son désespoir ; c'était un gentilhomme d'un canton voisin, nommé M. de Beaumesnil, riche et d'une ancienne famille, mais d'une simplicité d'esprit qui touchait à l'idiotisme. Elle se dit qu'elle épouserait cet imbécile, et, à sa gloire elle l'épousa. Mais Beaumesnil, qui était loin de s'entendre en affaires comme sa femme, n'en fit pourtant pas une mauvaise en donnant son nom à mademoiselle Desrosais ; car elle s'empara énergiquement de la direction d'une fortune embarrassée qu'elle remit sur un bon pied et qu'elle sut y maintenir. M. de Beaumesnil put désormais, en toute sécurité, s'abandonner à la douce somnolence qui occupait le plus souvent les intervalles de ses repas ; le reste du temps, cet esprit mystérieux paraissait envisager la vie comme la chose la plus plaisante du monde, riant de tout et de rien. Il était du reste muet comme un poisson, si ce n'est quand il avait rêvé, car sa manie était de raconter ses rêves. Quelquefois il lui arrivait de rêver qu'il était taureau ; cette vision le charmait, on ne sait pourquoi, et il en régala volontiers ses convives.

M. et madame de Beaumesnil n'eurent point d'enfants, et il faut avouer que cette circonstance n'avait rien de particulièrement désespérant pour l'humanité ; mais elle fut des plus heureuses de la parenté de madame de

Beaumesnil : un de ses frères, Théodoro Desrosais, qui se faisait appeler le chevalier pour se donner des airs de noblesse, ne tarda pas à fixer ses pénates dans le manoir de Beaumesnil. C'était un homme déjà mûr, avec un grand nez et de petits yeux, fécond en bons mots épiques qui faisaient rougir agréablement les dames au dessert. Pendant la semaine, il était tour à tour la terreur et l'idole des servantes du voisinage, et il chantait au lutrin le dimanche. Vint ensuite une cousine, Constance Desrosais, vieille fille grasse, souriante et servile, que madame de Beaumesnil utilisa sans mesure dans les travaux de l'intérieur ; puis enfin une nièce, Clotilde Desrosais, dont le père venait d'être tué en Afrique, belle enfant brune, enportée, capricieuse, follement gâtée, et qui s'annonçait terriblement.

— Voyez-vous, curé, disait encore madame de Beaumesnil à son pasteur, confident assez ordinaire de ses pensées, mais de qui elle n'obtenait, le plus souvent, pour rendre justice à ce brave homme, qu'une approbation molle et contrainte, voyez-vous, il n'y a que les enfants gâtés qui tournent bien ; j'ai toujours remarqué cela. A quoi bon contrarier ces chers petits êtres ? Ils ont assez le temps d'être contrariés dans la vie, pauvres amours ! D'ailleurs, c'est manquer de confiance envers le bon Dieu, qui veille sur eux... Je sais que ce n'est pas l'idée des Férias, et il ne se gêne pas pour me l'insinuer à propos de Clotilde, comme si la chère enfant devait nous reprocher un jour de l'avoir gâtée, quand, au contraire, elle a pour M. de Beaumesnil et pour moi un amour et un respect qu'on peut difficilement imaginer... N'est-ce pas, ma Clotilde adorée ?

Mademoiselle Clotilde, qui avait alors de sept à huit ans et qui écoutait ce discours les bras croisés, assise en équilibre sur le plus haut barreau d'une chaise, allongea pour toute réponse sa langue rose contre ses dents acérées.

— Charmante espiègle ! reprit sans se déconcerter madame de Beaumesnil ; quelle franchise de nature ! Quant aux Férias, nous verrons ce qu'ils feront de leur Sibylle avec toutes leurs sinagrées d'éducation... Ce n'est déjà pas de si bon augure, ce nom de païenne qu'ils lui ont donné ! Encore l'orgueil qui leur a soufflé cela... Retenez bien ce que je vais vous dire, curé : ils en feront une pimbêche à prétention, comme sa pauvre mère !

On s'étonnera qu'une femme du caractère de madame de Beaumesnil, escortée d'une famille assortie, pût être admise dans l'intimité d'une maison comme celle de Férias, où régnaient un goût naturel, une élégance de race et une noblesse d'habitude composant un milieu parfaitement distingué ; mais un des principaux inconvénients de la province et de la vie de campagne, c'est qu'on y subit ses relations plus qu'on ne les choisit. D'ailleurs, madame de Beaumesnil, qui, malgré ses dédains, attachait un prix infini à vivre dans la familiarité des plus grands seigneurs du pays, avait assez de sens pour imposer aux siens et pour observer elle-même, en présence des deux châtelains de Férias, une réserve particulière de langage. En outre, elle s'épuisait, vis-à-vis d'eux, en prévenances obséquieuses par lesquelles ces excellentes gens se sentaient enchaînés. La tolérance naturelle à d'honnêtes esprits et la fatale nécessité d'un second au billard et d'un quatrième au whist, jeux auxquels se pliait le vieux marquis et où triomphait le chevalier Théodore, achevait d'expliquer la liaison choquante d'éléments si contraires.

III

SIBYLLE

Le comte et la comtesse de Vergnes, aïeux maternels de Sibylle, qui demeuraient à Paris et y tenaient un grand état de maison, ne firent aucune difficulté de